



LA VIÉE SORCIÈRE DE COKIBU

Ve n'raléz-m' enlâ, bin sûr ? Qu'êlê dit la Marie-Jâne, v'aléz co r' bware ène goute de qwâch' èt r'miji ène vaute. Et mi, j' va v' r'contây ène istoire :

V' avéz bin counu la grande Zâbeth de Cokibu, la Zâbeth don Colâs èl Brômouni. Ele atout lâde èt maline, maline pîre qu'ène gale.

Quand èle passout, lès gens dijint :

« R'wâtéz là ! i n' li manque que dès couînes, on dêroul l' diâbe ! » On dijout qu' èle atout sorcière. Ele signout lès afants pou la mayète èt l' câro, mâs on r'sougnot de passér d'vat s'n – uche. Ele en envoulout à mouît à toute la ruâye de Cokibu èt co à çous d' sous l' Oûrme èt d' Saint-Cuny. I gn'avout l' père la Bounète èt s' frère, èl Môssieu qu'avint dit qu' èle n' atout qu' ène viée trich'mande, ène viée maline bête, ène viée bourrique, ène viée so-kète. I gn'avout l' père Racâyon qu'avout dit qu' èle alout au « sabbat » à cheveau su in ramon (èle atout d' Alondri, don pays dès sorcières). I gn' avout co l' vieû Sâssa, l' sacristin, qu'on ap'lout « èl Bon Dieu », pac' qu'il atout toujours das lès èglises. C' tî-lâ, quand i ramouînou in fagot don bos, i li dijout pou regoulây : « C'èst pou t' brûlay su la place don vilaje, in d' cês jous, hé ! saprâye viée sorcière ! »

I gn' avout la grosse Torine, qui lî avout campoûssây sès oûyes. Mâs l' pîre, c' atout la Frasiè èt l' Batisse, qui rêstint das la mâjon d' a coutâye.

La Zâbeth craywout qu' i bayint âque à sès poûyes pou qu' èles alint ponre chû zous. Cà c' atout l' rèsse !

La Zâbeth atout tout l' ta en rouîgne après çous-lâ. Ele atout qu' èle grougnout toute seule après zous, coume in lâd pouchî. Ele dijout : « j' vouîrous qu' i crevint d' fî toutours, lès niches varats ! qué mau que j' sarous bin lou fâre ? J' n' ôs'rous-m' foute èl fu à lou mâjon, pac' que cèle-cite brûl'roul ètou èt lès gendarmes me rafroum'rint co. »

Tout d' in côm, èle se dit : « j' à ène boune idâye : je lou – z – y avouîyrâ dès rats. I lou – z – y mij'rant lou s' crombîres, lou lârd, lou sayin, lou pouyons, èt l' grî, èt l' swâlê èt l' avône. I n' lou – z – y lây'rant rin don tout, i n' n' ârant pus rin à mijji, pus rin das l' vate, pus rin su l' dos, i venrant pauvres coume dès rats d' èglise èt mi, j' arâ mout d' plâji ! Mâs coumat qu' c' èst d' jâ qu' on fât ? Coumat qu' c' est qu' on dit ? Je séy pus bin à c' t' – oure. Jé séy bin qu' on dit : « Ratons, ratons ... » èt pis faut écrire âque su dès bouts d' papi. J' vas vîv'mat quéri mès lîves de nware magie èl Petit Albert èt l' Grand Albert èt tous lès « Albert » ! »

V'la qu' èle va pou r'wâti su sès lîves, qu' atint su ène plîche, pa d' zous l' escaÿi de s' guerni. Ah ! non di zo ! Lès rats lî avint bin mîgi lès dîtes bouquins ! L' affaire atout ratâye, coume on dit. Ele atout si fâchîte qu' èle en – è mouri d' la rate, la pauve gens !

-Tâjéz-v', hé Marie-Jâne, aveu vos istoires de ratons èt d' rate ! Vé m' bay'rins bin la rate, à mi ètou, rin qu' oÿi vos sot'ries. Vé pouvez bin me r'bayi ène goute de blosse, à c' t' – oure, aveu don nwar café pou m' remète d' aplomb su mès pates. J' n' îme mi la nwar magie, mi, mâs j' îme bin l' nwar café.

Patois de Charency-Verzin

LA VIEILLE SORCIÈRE DE COKIBU

Vous ne retournez pas comme cela, bien sûr ! Dit la Marie-Jeanne, vous allez encore boire une goutte de quetsche et remanger une crêpe. Et moi, je vais vous raconter une histoire.

Vous avez bien connu la grande Elisabeth de Cokibu, l'Elizabeth du Côlas le ronchonneur. Elle était laide et maligne, maligne pire qu'une gale.

Quand elle passait, les gens disaient :

« Regardez là ! il ne lui manque que des cornes, on dirait le diable ! » On disait qu'elle était sorcière. Elle signait les enfants pour le mal des yeux et pour le gros ventre, mais on avait peur de passer devant sa porte. Elle en voulait à mort à toute la rue de Cokibu et encore à ceux de sous l'Orme et de Saint-Cuny. Il y avait le père la Bounète et son frère, le Monsieur, qui avaient dit qu'elle n'était qu'une vieille tricheuse, une vieille bête maligne, une vieille bourrique, une vieille souche. Il y avait le père Racâyon qui avait dit qu'elle allait au « sabbat » à cheval sur un balai (elle était de l'Allondrelle, du pays des sorcières). Il y avait encore le vieux Sâssa, le sacristain, que l'on appelait « le Bon Dieu », parce qu'il était toujours dans les églises. Celui-là, quand il rapportait un fagot du bois, il lui disait pour rigoler : « C'est pour te brûler sur la place du village un de ces jours, hé sacrée vieille sorcière ! »

Il y avait la grosse Torine, qui lui avait pourchassé ses oies. Mais le pire, c'était la Frasiè et le Baptiste, qui restaient dans la maison d'à côté. L'Elizabeth croyait qu'ils donnaient quelque chose à ses poules pour qu'elles aillent pondre chez eux. Ça c'était le reste !

L'Elizabeth était tout le temps en rogne après ceux-là. Elle était qu'elle grognait toute seule après eux, comme un laid cochon. Elle disait : « Je voudrais qu'ils crèvent tous de faim, les sales « varats » ! quel mal pourrais-je bien leur faire ? Je n'oserais mettre le feu à leur maison, parce celle-ci brûlerait et moi aussi et les gendarmes me renfermeraient encore. »

Tout d'une fois, elle se dit : « j'ai une bonne idée : je leur enverrai des rats. Ils leur mangeront leurs pommes de terre, leur lard, leur saindoux, leurs poussins, et le grain, et le seigle et l'avoine. Ils ne leur laisseraient rien du tout, ils n'auront plus rien à manger, plus rien dans le ventre, plus rien sur le dos, ils iront pauvres comme des rats d'église et moi j'aurai beaucoup de plaisir ! Mais comment fait-on déjà ? Comment dit-on ? Je ne sais plus bien maintenant. Je sais bien que l'on dit : « Ratons, ratons ... » et après il faut écrire quelque chose sur des morceaux de papier. Je vais vivement chercher mes livres de magie noire le Petit Albert et le Grand Albert et tous les « Albert » !

Voilà qu'elle va pour regarder sur ses livres, qui étaient sur une planche, en dessous de l'escalier du grenier. Ah ! non di zo ! Les rats lui avaient bien mangé les dits bouquins ! L'affaire était ratée, comme on dit. Elle était si fâchée qu'elle en est morte de la rate, la pauvre.

« Taisez-vous, hé, Marie-Jeanne, avec vos histoires de ratons et de rate ! Vous me donneriez bien la rate, à moi aussi, rien que d'entendre vos sottises. Vous pouvez bien me redonner un verre de prunes, maintenant, avec du café noir pour me remettre d'aplomb sur mes jambes. Je n'aime pas la magie noire, mais j'aime bien le café noir. »

Marie Watrin

Les lettres gaumaises, Tome VI, 1956.